

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Un poète a passé par le collègue

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1954, tome 52, p. 230-235

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Un poète a passé par le Collège

Charles-Albert Cingria est décédé le 1^{er} août 1954, à Genève, où il était né en 1882. Journaux et revues ont dit ce que fut cet écrivain au talent puissant, qui ne se laissait enfermer dans aucune catégorie, dans aucun système. Essentiellement mobile, il devait sans doute cette instabilité à ses origines multiples, qui le rattachaient, par delà Genève, à la France et à Constantinople, à Raguse et à la Pologne : c'était l'Européen, unissant en sa personne les cultures slave et latine.

Il avait étudié la musique avec Otto Barblan, à Genève, et avec Sgambati, à Rome. A Rome, il suivit aussi les cours de littérature et d'histoire à l'Ecole française, que dirigeait alors Mgr Duchesne, l'historien des origines chrétiennes. A Paris, Cingria se liera plus tard avec Max Jacob, l'Israélite converti, dont il éprouvera l'influence profonde.

On a rappelé encore que Cingria était riche dans sa jeunesse, et qu'il roulait alors en auto, et qu'il était un peu prince de l'élégance. Mais il était généreux aussi, et, plus tard, lorsque la roue de la fortune aura tourné, mal tourné sous le rapport des affaires, Charles-Albert, comme son frère Alexandre, le peintre, restera un itinérant, qui habite aussi bien Genève que Fribourg, Ouchy, Aix-en-Provence, Coire ou Avignon, Saint-Gall ou Paris, se retrouvant partout chez lui, s'attachant partout, mais ne se fixant nulle part, comme un pauvre qui ne recherche que la beauté. Et l'un de ses meilleurs amis, René Auberjonois, a souligné qu'il est mort pauvre...

Le *Journal Veillon* a dit que la plus grande joie de Cingria était de parcourir le monde sur son vélo de course ; mais, de ces randonnées qui manifestaient son goût de la liberté et du mouvement, il rapportait, notées sur de petits bouts de papier, observations et impressions, qui allaient devenir la matière première de ses livres.

Il signa du pseudonyme : Adalbert d'Aiguebelle, ses premiers feuillets parus dans *Pénates d'Argile*, recueil écrit par une équipe de jeunes inconnus, qui comprenait, avec Charles-Albert,

son frère Alexandre, Adrien Bovy et Ramuz. Puis les œuvres se succèdent, dont les titres ne ressemblent à aucuns autres : *Pendeloques alpestres*, *Graffiti*, *La Civilisation de Saint-Gall*, *Pétrarque*, *Bois sec bois vert*, *La Reine Berthe*, *Enveloppes*, *Le Camp de César*, *Notes sur Rome*, *Passant à Lausanne*, *Stalactites*, *Florides helvètes*, *Brumaire savoisien*, *Le Bey de Pergame*, et tant de pages encore dispersées dans les revues les plus diverses, mais toujours marquées du don de poésie : *La Voile Latine*, dont il fut l'un des fondateurs, avec son frère, Gonzague de Reynold, Maurice Baud, Adrien Bovy, ou les *Cahiers vaudois*, *Idées de demain*, la *Revue Romande*, *Carreau*, le *Journal Veillon*, la *Nouvelle Revue Française* de Paris, *Leonardo* de Florence, d'autres encore... Un jour peut-être, il faut le souhaiter, il se trouvera un éditeur pour rassembler cet œuvre que sa dispersion rend presque inaccessible, et qui pourtant recèle tant de pierreries de prix.

Ecrivain et poète, philosophe et musicologue, chercheur infatigable de détails curieux, C.-A. Cingria était encore un conteur dont la verve intarissable enchantait les auditeurs. La nature le ravissait, tant par sa magnificence que par l'un ou l'autre détail : les chats, par exemple, semblent avoir joui de ses préférences, et il ne craignait pas de comparer à eux ses amis — tel Auberjonois —, comme il s'y comparait lui-même...

Ce « magicien » — Jean Marteau *dixit* — avait été collégien à Saint-Maurice, où il avait suivi les cours de Principes et de Rudiments, de 1896 à 1898. Il revenait d'ailleurs, de loin en loin, revoir ces lieux de sa jeunesse, et l'Abbaye, en la personne de Mgr Burquier ou de Mgr Haller, était heureuse de le retrouver. Notre modeste revue se faisait aussi une joie de signaler parfois l'apparition d'une de ses œuvres.

Si François Mauriac a pu dire d'André Maurois qu'il avait été, au lycée, l'un de ces élèves qui « pigent tout », on ne saurait assurément dire de même de Charles-Albert Cingria. Nous avons eu la curiosité de rechercher les notes que celui-ci obtint alors qu'il était collégien à Saint-Maurice. Dans le cours de Principes, que dirigeait le chanoine Camille Carron, plus tard curé de Bagnes, et dont les Anciens n'ont pas oublié l'esprit délié, Charles-Albert fut un élève moyen en latin et en français — l'orthographe devait être sa bête noire ! — et

il se trouvait en queue de classe pour l'allemand, l'arithmétique, l'histoire, la géographie et la fameuse calligraphie... L'année suivante, en Rudiments, ce fut pis encore ! Cingria clôt la liste des élèves presque en toutes branches, et l'on peut bien supposer que ses maîtres, les chanoines Alexis Abbet et Joseph Chambettaz, ne devaient pas chanter merveille d'un tel disciple (ils auront pu s'expliquer, maintenant qu'ils sont réunis en paradis, comme nous l'espérons) ... Il est vrai que, selon une remarque de Léon Savary, rares brillent encore dans la vie qui ont brillé déjà au collège ! Cingria n'avait pas brillé au collège : il allait briller dans la vie...

Ses maigres résultats à Saint-Maurice firent diagnostiquer qu'un changement d'air lui serait peut-être profitable : Charles-Albert fut donc envoyé continuer ses études (si l'on peut dire) à Engelberg, où, en vérité, j'ignore ce qu'il fit.

Mais, parmi tant de branches où les notes de Cingria marquaient un désastre, une faisait exception, une seule — et c'est aussi bien à la louange de ses maîtres — : le style. Là, il occupait à peu près le milieu de la classe, et quand on sait combien le style est affaire personnelle (Buffon !), on peut bien penser d'un tel rang qu'il était un témoignage de valeur, venant de maîtres dont les goûts rigoureux devaient assez peu concorder avec la manière de l'élève.

De fait, rien de moins conformiste que le style de C.-A. Cingria : on le dirait construit à la manière des mosaïques qui sont faites d'un ajustement patiemment réalisé de petits blocs de pierre disparates dans leur forme comme dans leur éclat : l'écrivain va, vient, s'arrête, se reprend, se complète, part dans une digression, glisse une réflexion entre parenthèses, puis renoue avec son thème initial, éclaire tout à coup un problème, dissèque son sujet, se sent pris de scrupule, se corrige, se nuance pour tâcher d'être plus vrai, saute du concret à l'abstrait, de la description matérielle au jeu des idées, du détail infime à une vue générale ; on dirait un rameur que fascine l'air du large comme une évasion, et qui, subitement envahi de repentirs, revient à la rive et pagaie parmi les roseaux...

De toutes les œuvres de l'écrivain, du poète, du musicologue ou du critique d'art, nous voulons ici ne rappeler qu'une seule, parce que tout à la fois elle manifeste le genre si particulier de ce style, et parce qu'elle témoigne de la fidélité

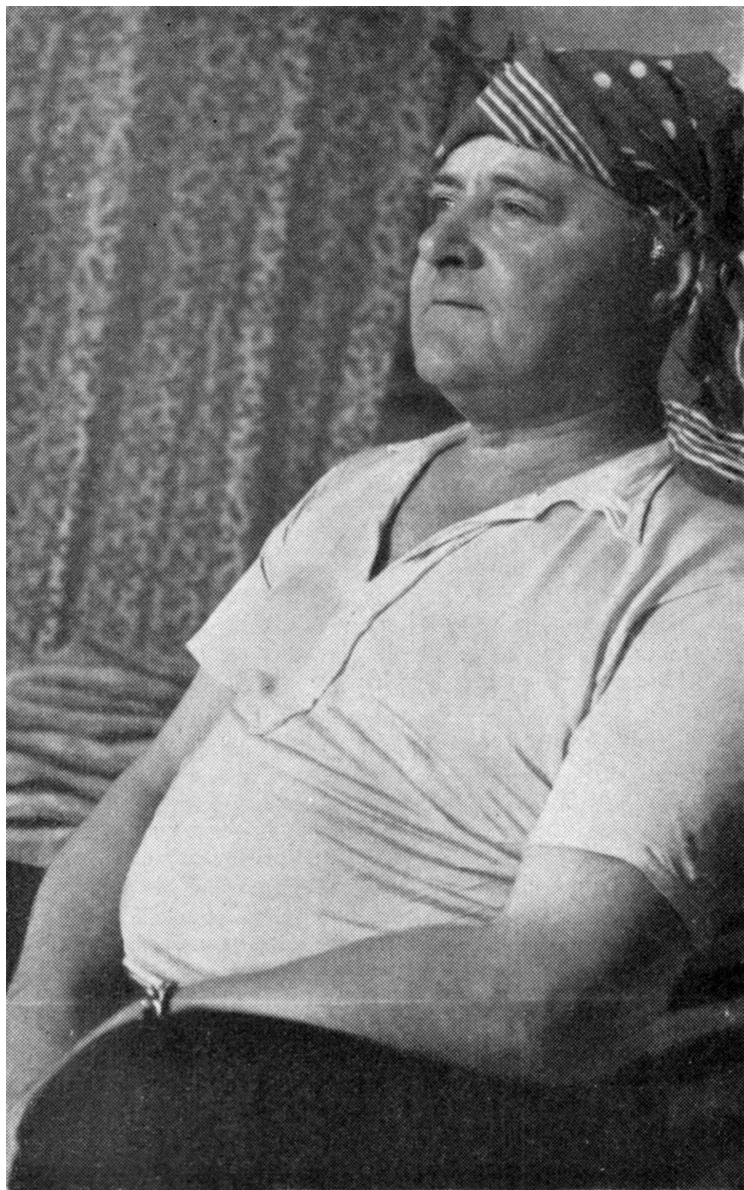
exemplaire de l'auteur. Dans *Aujourd'hui* du 5 novembre 1931, Charles-Albert Cingria évoque, dans l'espace et dans le temps, avec son présent et son passé, *Ce pays qui est une vallée*, — évocation pour laquelle il voudrait avoir une « fine et précise écriture penchée de carte de visite » (hantise de cette détestable « calligraphie » de Principes ?), et, surtout, « un cœur semblable, un cœur de cire, un cœur rose », afin de parler dignement de ces choses. « J'ai été formé en grande partie dans ce resserrement qui est un grand lieu », rappelle-t-il avec une délicatesse charmante (et c'est bien ce qui prouve que la « formation » ne tient pas tout entière dans un bulletin scolaire). L'étroitesse de la vallée, le Rhône rageur, la voie ferrée si proche, comme un immense jouet, les tirs des fortifications toutes neuves alors et qui font la petite guerre, le clocher surtout, « clocher gris, maternel, épais, à tendre molle exhalaison de voix de bronze, et qui avait des gaules et des arbres pour mauvaise herbe dans les lézardes », rien n'est oublié de ce qui constituait le cadre de la vie aigaunoise en ces années ultimes du XIX^e siècle. Ni non plus la table en marqueterie de marbre sur laquelle les chanoines offrent le café à leurs hôtes ; ni les saint-bernard qui inspiraient une grande peur (en signe de bonne confraternité sans doute, l'Abbaye possédait quelques cousins de ces belles bêtes qui participent à la célébrité de l'Hospice alpin) ; ni les trains qui ronflent dans le tunnel avant de traverser l'enceinte même du collège.

Mais le principal n'était pas là. C'était l'apprentissage de la vie : « Nous étions là pour ça, nous, et ce n'était pas une plaisanterie ». L'ordre y contribuait, qui était fait d'horaire judicieux et de silence fécond. Quand, au début de l'automne 1896, Madame Cingria avait conduit son fils à Saint-Maurice, le prieur (c'était alors le rigide chanoine Jérémie Galley) la reçut au parloir de l'Abbaye, sous le portrait d'un pape et de grandes vues de Rome ; après l'entretien, Charles-Albert demeura seul dans la Maison, ne comprenant pas ce qui lui arrivait, car sa mère, hésitante sur la conduite à tenir, ne l'avait pas préparé à cette décision, qui fut prise subitement durant l'entretien avec le prieur. Le « petit Charles » — c'est ainsi qu'on l'appela dans la Maison — fut tout d'abord désespéré, mais la bienveillance paternelle de ses professeurs et l'amitié de ses condisciples ne tardèrent pas à dissiper les nuages. Histoire banale de tous les commencements, mais qui

est une histoire personnelle, inscrite dans la chair et le cœur de chacun, et qui prélude parfois à toute une orientation de vie.

Charles (puisqu'ainsi le nommait-on) n'a pas oublié ses camarades, ses amis, et après plus de trente ans, il se plaît à en citer plusieurs spécialement. Relevons les noms de ceux qui ne sont plus : Jules Tissières, futur conseiller national ; Oswald Mathey, qui deviendra chanoine de l'Abbaye et l'un des premiers rédacteurs des *Echos* ; le poète Louis de Courten ; le géomètre Adolphe de Cocatrix ; le docteur Alfred Germanier ; Joseph Hermann, plus tard directeur de la Poste de Sion... La vie du Collège était rude, avec le lever matinal, une mauvaise soupe pour petit déjeuner, des uniformes rêches qui donnaient un air de caserne, des récréations rares, comme pour des moines, et un ordinaire assez pitoyable dont les pommes de terre assuraient la résistance... Qu'importe ? A côté des anecdotes encore fraîches en sa mémoire, ou des sites qui ont frappé son imagination (comme l'escalier des appartements abbaticaux qui lui paraissait un décor de théâtre, ou les pierres romaines qui affirmaient la « vétusté essentielle et nourrissante » du lieu), Cingria, devenu écrivain célèbre, n'évoque pas sans émotion les années de cette formation, fondée sur la tradition millénaire d'un héritage sacré, et qui rayonnait une douceur prenante, imprimant aux jeunes âmes un « pli moral » et presque « physique » que la vie n'effacera plus. « Un germe certain prenait consistance en nous », et c'est pourquoi, note encore le poète, « la gratitude est mon premier élan. J'ai appris à bien me tenir sur une souche austère. C'est à eux que je le dois... » Ce sentiment de fidélité reconnaissante honorait autant celui qui l'éprouvait et ne craignait pas de l'exprimer, qu'il réjouissait ceux à qui il s'adressait : des maîtres, tous disparus aujourd'hui, mais qui ont été des maillons d'une chaîne qui continue.

Léon DUPONT LACHENAL



Cliché obligeamment prêté par la " Gazette de Lausanne "

C.-A. Cingria chez lui